



4^e livraison—Sommaire

REVUE GÉNÉRALE	J. G. BOISSONNEAULT
TOUJOURS FRANÇAIS (poésie)	WILFRID POITRAS
L'HOMME D'HORACE.	GUSTAVE D'EYZIN
OISEAUX EN CAGE (poésie)	MARIE LOUISE
L'EXIL	JOCELYN
JE T'AIME (poésie)	EDGAR DE BRÉVAU
VÉNUS LA BELLE	SIMON BOLIVAR
COMME ÇA SE FAIT D'ORDINAIRE (poésie)	ALBERT CHEVRIER
TABLETTES DU SAVOIR	J. A. C.
FEUILLETON: LE CRIME DES BRUYÈRES	JEAN RIVAL
GERBES DE MODÈLES (prose et poésie)	CHS. FUSTER ET [LOUISE D'ALQ
CUEILLETES A TRAVERS JOURNAUX ET REVUES	PASSIM
GLANURES D'ÉCHOS ET RUMEURS	PIERRE ET JACQUES
SUPPLÉMENT: CÉLESTE	LOUIS TESSON

RENSEIGNEMENTS.

LE GLANEUR est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages.

Les prix d'abonnement sont :

POUR LE CANADA		POUR L'ÉTRANGER	
Un an.....	\$2.00	Un an.....	12 frs
Six mois.....	\$1.00	Six mois.....	6 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du GLANEUR des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

Les abonnés du GLANEUR auront droit à un numéro de luxe de près de 100 pages avec gravures, qui paraîtra à Noël

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 1588 rue Notre-Dame, Montréal. Téléphone Bell 6394, Atelier ; 9348, Bureau. Boîte Poste 1436.

INSURE YOUR LIFE

In that Reliable Old Company.

THE

United States Life Insurance Co.

OF NEW YORK

Full deposit with Canadian Government at Ottawa guaranteeing absolute security to Canadian Policy Holders.

ESTABLISHED 1850-ASSETS NEARLY \$7,000,000.00

E. A. COWLEY,

GENERAL MANAGER FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

180 St. JAMES St.

MONTREAL, QUE.

REVUE GÉNÉRALE

Des bruits étranges donnent le frisson aux Européens. De sinistres pronostics jettent le qui-vive dans toutes les capitales. Les ténébreux desseins de quelques souverains en sont la cause, et principalement les remue-ménages politiques de Humbert en sont la cause.

En effet les embarras financiers de l'Italie renferment des menaces sérieuses contre la paix européenne. Qui sait si le fils de Victor ne cherchera pas dans la guerre un dérivatif à la crise qui menace d'emporter son trône. Quand le lâche est étranglé, il se débat de son mieux.

La preuve que l'Italie cherche à pêcher en eau trouble, c'est que toute la presse stipendiée, la presse esclave des idées royales, celle qui se vend comme une vile marchandise recommence sa campagne *gallophobique*. La France semble être la bête noire, l'épouvantail de l'Italie.

Tous ces tracassements obligent le roi de voyager à Berlin, en quête de conseil, d'argent et de faveurs pour son gouvernement. Guillaume lui passe bien des conseils, mais il n'est pas décidé de le laisser puiser à pleine main dans son trésor. Puis, les banquiers allemands n'ont pas l'échine assez souple pour se prêter aux calculs du Maître. "Je ne puis faire manœuvrer les millions comme les soldats, a répondu Guillaume aux supplications de son vassal"

Déchu dans son espoir, frustré dans ses plans, à bout de ressources, Humbert voulait aller frapper à la porte de l'Angleterre, lui demander de l'argent sous forme de subsides et lui donner en retour de larges privilèges sur la Méditerranée. Pauvre monarque ! son servilisme à la cour d'Allemagne lui coûtera des larmes.

Voilà l'espèce de névrosité dans laquelle se trouve l'Italie, jadis si fière, si vaniteuse, aujourd'hui réduite à jouer le rôle de mendicante.

La tactique du gouvernement pour dompter l'opinion publique irritée de la mauvaise gestion des affaires est de lui faire avouer des sympathies achetées au poids de l'or, les pensées, les opinions des journalistes. C'est dire que la presse en ce pays est loin d'être une puissance pour le bien. Elle fomente les divisions, pallie les vices, sème le trouble, égare le peuple.

Plus que jamais l'avenir se charge de tempête. Humbert n'a qu'à se bien tenir. Les convulsions étranges qui précèdent les grands revirements politiques passent à travers les couches de la société. La Triple-Alliance, cette coalition des trônes contre les peuples, n'inspire plus qu'un simulacre de confiance aux Italiens. Ils comprennent maintenant que ce parti les inféodant à l'Allemagne, n'est pas de nature à les ramener dans les sentiers de la paix et de la prospérité.

Les futures élections semblent absorber l'attention du peuple. Deux hommes, opposés par leur politique, leur caractère, fixent les aspirations nationales : ce sont Crispi et Rudini.

Crispi, serviteur de Bismark, qui l'a dompté de son fouet, est aveugle partisan de la Triple-Alliance. C'est par le militarisme qu'il entend relever et affermir le trône, c'est dans l'armée que se trouvent les secrets des triomphes de la Patrie.

Rudini a toujours vu dans ce traité une indigne soumission de sa race, traînée à la remorque des deux puissances, égorgée pour satisfaire aux exigences de ce parti international. Si par un de ces curieux soubresauts qui déroutent les combinaisons les mieux assises, Rudini revenait au pouvoir, il est permis d'espérer que l'Italie briserait avec ses vieilles croyances politiques pour adopter un système nouveau.

Contemplée des hauteurs du Vatican, cette politique embrasse un horizon si étroit que les préoccupations de détail et les conjectures paraissent être les seules garanties d'avancement social. Que le peuple ne s'y trompe pas, c'est lui, c'est son avenir qui est en jeu. Il est au point culminant de sa marche descendante. Il faut qu'il s'arrête ou qu'il disparaisse. L'heure est sonnée de s'arrêter, de réfléchir à sa destinée, de sonder l'avenir.

*
* *

Ceux qui croient que Bismark a perdu sa popularité sont dans l'erreur. Le prestige attaché à son nom rayonne toujours aux yeux des masses. Les ovations qui ont signalé son voyage à Dresde et partout sont une preuve palpable que le chancelier, tout honni et vilipendé qu'il soit à la cour, a encore des admirateurs enthousiastes, des partisans dévoués : c'est que le génie centralise les attentions comme le soleil centralise le mouvement.

Oui, le vieux prince promène en ce moment sa gloire flétrie à travers l'Allemagne. Les journalistes font queue derrière lui pour l'interviewer, et connaître les desseins qui dorment sous son large front. Bismark est un peu trop communicatif, au

-dire de la presse à la dévotion de Guillaume, qui l'accuse de trahison, de dévoiler les secrets d'Etat. Bismark un traître ! plus que cela, elle demande de le livrer aux mains de la justice.

Il est évident que l'Allemagne se scinde en deux : une partie est pour Guillaume, l'autre acclame Bismark, l'artisan de la grandeur allemande, le restaurateur de la race allemande.

Toute cette série d'ovations enthousiastes, délirantes, portées jusqu'à la frénésie, en l'honneur de l'ex-ministre, ont inspiré au souverain des réflexions bien amères. Que lui ont servi ses plans si ingénieusement combinés de faire le vide autour de son ancien serviteur, de le reléguer dans l'ombre, de faire oublier au peuple qu'il fut grand un jour ? Ils ont échoué misérablement, ou n'ont servi qu'à rendre plus voyants les titres de cet homme d'Etat remarquable à la confiance et à l'amour de ses compatriotes.

Tout battu qu'il est Bismark semble plus puissant que son maître. Sous le talon qui veut l'écraser, son front se redresse avec cette flerté qui déconcerte les haines et les colères. Quand il passe, l'Allemagne se lève et le salue. Quand Guillaume passe il soulève des murmures.

Cette rivalité met le public dans une attente fébrile.

*
* *

Le vent est aux élections. Dans presque tous les pays, les gouvernements, pour affermir leur position, ont cru sage de tâter le poul de l'électorat. On dit que la confiance populaire donne du nerf aux politiciens, et les met en demeure de se montrer braves, résolus.

La Belgique a suivi le courant. Voici le résultat des élections : au parlement 92 cléricaux, 60 libéraux, au Sénat 30 libéraux, 42 cléricaux.

La grande question soumise à l'approbation du peuple, fut la révision de la constitution, projet adopté par la chambre belge, guidée par M. Bernaert, malgré l'opposition sourde des meneurs politiques et après des discussions chaudes et animées.

Les constitutions étant faites pour les hommes et non les hommes pour les constitutions, il arrive qu'on soit obligé de les modifier pour qu'elles ne soient pas une entrave à la marche progressive de la société, à ses libertés.

Cette constitution qui régissait la Belgique depuis la révolution de 1830 émanait de la volonté du peuple. Elle consacrait toutes les grandes libertés que la démocratie et le libéralisme pouvaient réclamer : liberté d'association, liberté d'enseignement, liberté de la presse, des cultes, etc., etc.

Toute belle, tout efficace qu'elle était cette constitution citée comme modèle, on y rencontrait d'étranges anomalies. Elle était opposée à certains progrès naturels et rationnels de ce peuple actif. Par exemple, l'extension du droit de suffrage était une nécessité. Sur une population de 6,000,000 d'âmes il n'y avait en tout que 125,000 électeurs.

La grande majorité n'avait ainsi jamais voix au chapitre et les intérêts généraux ne recevaient pas ainsi une protection efficace.

Espérons que la nouvelle députation, inspirée par un esprit large de tolérance et de progrès apportera à ces réformes tous les soins nécessaires, et que ces changements recevront l'adhésion de tous les éléments modérés et sages des partis. La constitution amendée donnera un nouvel élan à la richesse, à la prospérité nationale, et inspirera aux Belges un patriotisme plus profond en écartant toutes préoccupations, toutes les causes de malaise.

*
* *
*

La presse officieuse londonnienne se donne du mal à expliquer aux journaux de l'Europe, inquiets au sujets des visites du souverain des Balkans, que toutes ces promenades ne sont inspirées que par l'amitié que se portent les souverains. Les rois comme les simples mortels aiment à se rendre visite : c'est de bon ton.

Mais les politiciens qui ont du flair, qui savent sonder une intention, qui connaissent les roueries diplomatiques disent que le ministère anglais fait ainsi en vue de ses influences dans les Balkans. Les dernières complications survenues dans la contrée ont donné lieu à de graves inquiétudes. Alexandre de Russie, avec une persévérance tenace, étend graduellement son pouvoir sur ce pays, refoulant toutes autres prétentions. C'est une lutte au plus rusé.

Toute tendue que soit la politique extérieure de l'Angleterre, elle n'empêche pas les esprits de se monter au cours des élections générales commencées depuis le 30 juin. La lutte a été des plus animées, des plus violentes ; l'ardeur des partis les entraînant souvent dans des troubles assez sérieux.

Les deux chefs, deux hommes supérieurs, payaient généreusement de leur personne en conduisant leurs partisans avec une habileté irréprochable.

Toute la chaleur de la lutte était concentrée sur la question d'Irlande, question politique, sociale et religieuse. C'est par là que Gladstone va monter au pouvoir.

Cet homme digne des grandes aspirations qu'il a toujours nourries, digne des hommes illustres qui ont été ses chefs, est demeuré digne dans la bataille gigantesque qu'il livrait pour le triomphe de la liberté de tout un peuple. Cette noble figure inspire la confiance générale. La popularité du grand vieillard est plus considérable que jamais, quand il préconise des réformes importantes telles que l'abolition de la pluralité des suffrages, l'extension de la législation ouvrière, le remaniement de la municipalité de Londres. Ni les mesures de violence, ni l'intimidation, ni le fanatisme sectaire, rien ne l'arrête dans le développement progressif de son idée d'autonomie irlandaise. Son message aux électeurs est un brillant plaidoyer en faveur du peuple-martyr. "Jamais l'Irlande, dit-il, n'a été si loyale, si alliée à l'Angleterre, que dans les années qui suivirent 1792, alors qu'elle avait le gouvernement responsable."

Les toriés, toujours enthousiastes, reposaient leurs appels à la confiance de l'électorat en faveur de Salisbury, sur les services éminents, incalculables de l'illustre homme d'Etat. Pour eux le marquis est la personnification de la puissance active de l'Angleterre. C'est un conquérant infatigable qui a rangé sous le drapeau d'Albion 2,069,205 milles carrés avec une population de 987,000 habitants. C'est lui qui a maintenu le respect de la propriété, a rétabli la paix en Irlande, a répandu l'éducation, etc.

Comme les questions d'intérêt immédiat priment souvent celles qui sont du passé ou celles dont la solution est aléatoire, Salisbury comptait sur la reconnaissance populaire pour battre son vieux et redoutable adversaire.

Un article qui devait gagner des votes aux conservateurs, c'est d'établir la journée de 8 heures. Voilà d'alléchants appâts jetés à la crédulité du prolétariat, bombardé de tous côtés par les engins de corruption. On lui jette de la poudre aux yeux pour l'aveugler, pour le tromper.

Quel sera le résultat de la victoire?... Quelle orientation adoptera le nouveau cabinet? Le chef conservateur, l'ami de l'Allemagne, de l'Italie, a eu des vellétés pour la Triple-Alliance. Gladstone arrivé, jettera-t-il les yeux sur la France? Ainsi l'Angleterre qui est l'esprit pondérateur de l'Europe, ralliée à la France, ouvrirait de nouveaux horizons à la politique européenne.

*
* *

Et l'Irlande ! la malheureuse Irlande, qui sort éclopée de la

tourmente des élections, de quel côté va-t-elle tendre ses voiles pour rentrer dans le port du salut !

Celui que l'immense majorité du peuple a acclamé son libérateur, est sorti victorieux, tenant haut et ferme le drapeau du "Home-Rule. Le peuple Anglais lui-même, vaincu dans sa résolution de tenir l'Irlande en tutelle, a épousé la cause de Gladstone, croyant y trouver une recrudescence de vie, une force nouvelle pour l'empire.

Les Irlandais ont-ils fait leur devoir dans la lutte qui vient de se terminer ? Les profondes divisions, les batailles, les violences de langage qui n'ont cessé que pour reprendre avec une violence nouvelle, durant toute la campagne, prêtent à diverses opinions. L'histoire sera sévère pour certains chefs, certaines coteries, inspirés par tout autre chose que par le patriotisme éclairé.

*
*
*

Le cabinet français est sorti victorieux d'une crise aigue, M. Cavaignac ayant été mis en minorité sur la question du Dahomey. Il s'agissait de concentrer dans une main unique les opérations de terre et de mer. Pour ne pas entraîner la chute du cabinet, Cavaignac donna sa démission. Il fut remplacé par M. Burdeau, le vice-président de la chambre. Les idées anti-religieuses de ce politicien sont loin de gagner la confiance populaire. Il ne sera évidemment pas un élément de force dans le ministère.

Personne ne pouvait prévoir cette crise. Tout était serein dans cet horizon politique. Il y avait bien encore quelques royalistes enragés, réfractaires aux souveraines volontés du pape dans leur adhésion à la république, mais leur opposition systématique ne laissait prévoir aucun revirement dangereux pour la paix général. Cette bourrasque qui a emporté le ministre Cavaignac a pris le monde par surprise, excepté ceux qui aiment à pêcher en eau troublé.

*
*
*

Les choses se compliquent aux Etats-Unis. Les élections à la présidence sont l'événement à sensation, surtout depuis la naissance d'un troisième parti, parti du peuple, éclos de ce vieux groupe politique, composé de gens sans raison ni logique qui s'appelaient tantôt "greenbakers", tantôt le parti ouvrier greenbaker, tantôt le parti unioniste. C'est du sein de la ville d'Omaha qu'est sorti ce monstre politique dont le général Weaver, de l'Iowa, est le parrain.

Quelle influence exerce ce politicien dans la présente cam-

pagne ? La " Press " de New-York les salue du nom de toqués (cranks). Leur programme, le libre monnayage de l'argent, leur enlève même le droit d'être appuyés par des gens sensés.

En attendant les chefs se font des mamours : ils se grisent de l'espoir de commander la situation. Ils sondent le terrain, fourbissent les armes, dressent leur batterie, font provision de munitions comme de ruses et de stratagèmes.

Pourtant les va et vient de ce camp, aux soldats résolus, ne troublent pas les calmes espérances de Cleveland et d'Harrison.

Le républicain un peu arrogant dans ses allures, et peu scrupuleux sur ses moyens de réussite s'est aliéné tous les esprits bien pensants par son fameux message de représailles contre le Canada. La presse démocratique lui a cinglé les reins pour cette bévue diplomatique, qui pouvait amener les plus graves complications. Par ce jeu, Harrison voulait faire mousser sa candidature. Cet acte de suprême autorité découlait bien naturellement des doctrines politiques qu'il a prêchées : politique d'absorption, politique d'écrasement, politique de centralisation.

Cleveland, au contraire, veut affermir l'autonomie des Etats : c'est la décentralisation. Là sont toutes les chances de triomphe, cette année. Le peuple, si incompréhensible dans ses revirements, s'entiche de plus en plus de ces idées et fait montre du plus beau dévouement pour qu'elles priment au Congrès de Washington.

Arrière, républicains ! le torrent populaire va vous écraser aux pieds du capitol pour faire place à l'homme que vous avez battu en 1888 par la plus infâme des corruptions. Votre sort est scellé : vous n'avez qu'à vous bien tenir.

En effet, Cleveland est un homme d'une grande intégrité et d'un dévouement sans borne aux intérêts du pays. Toujours il s'est montré le gardien vigilant, désintéressé de la chose publique : il aime le peuple et le peuple l'aime.

* * *

L'Amérique du Sud repose sur un volcan. De violentes commotions secouent sans cesse les peuples avachis de ces régions. Pour eux jamais de repos, jamais de tranquillité. D'immenses abîmes sont toujours prêts à s'entr'ouvrir sous leurs pas, et tiennent ainsi dans la terreur et l'épouvante gouvernants et gouvernés.

A l'heure actuelle la révolte bat son plein. De deux extrémités de ce continent, son souffle renversant accumule les ruines et les misères. Ces descendants d'une même origine s'entr'égor-

gent sans pitié, avec cette sauvagerie repoussante des Peaux-Rouges (Apaches). Et l'humanité pleure sa gloire en deuil !

Laissons parler le télégraphe : voici ce que son fluide merveilleux nous apporte : Le Pérou est en pleine crise ministérielle. Les membres du cabinet ont tous donné leur démission. L'opinion est montée.

Au Vénézuéla, la révolte continue. Les fédéralistes sont dans l'abattement. La misère est extrême....

Les derniers avis du Brésil annoncent que les forces révolutionnaires dans l'Etat de Rio-Grande do Sud marchent de succès en succès et que la population espère voir proclamer l'indépendance. Hein !

On craint qu'un mouvement révolutionnaire éclate en Bolivie à l'inauguration du président Baptista.

Le Chili mal assis sur une constitution boiteuse fait des soubresauts dangereux, etc.

Quel sort affreux est réservé à ces nations ! l'esprit du mal plane sur eux.

Les nouvelles arrivant de l'Afghanistan sont loin d'être rassurantes. Tout est dans la perturbation. Les Urgaghan Hazaras sont en pleine révolte contre l'émir de l'Afghanistan. Les troupes envoyées pour les soumettre ont été vaincues avec, en plus, une perte de 1,500 hommes.

Les rebelles, enhardis par ce succès menacent le chef de l'Etat, et leur arrogance ne connaît plus de bornes. Ils deviennent agressifs, empiètent sur le terrain des privilèges et méprisent avec une orgueilleuse vanité tous les efforts faits pour les ramener à la raison.

Comment parler de justice à des êtres qui ne connaissent d'autre loi que celle du sang. Comment implorer la clémence de ces hommes assoiffés de vengeance quand ils n'ont encore entendu que les voix du carnage et de la mort. Ah ! si l'émir avait envoyé vers ces peuples barbares des missionnaires catholiques, il n'y aurait plus d'effusion de sang de meurtre et de pillage. Si l'on pouvait se persuader là-bas que la foi catholique est dans l'ordre social aussi bien que dans l'ordre politique, la base nécessaire des lois et des institutions, que, seule, elle peut porter remède au mal révolutionnaire et assurer le salut des nations. Que la religion s'implante dans ces contrées, et son travail civilisateur ne tardera pas à policer ces peuples, à leur apprendre le bonheur et la paix. J. G. BOISSONNEAULT

TOUJOURS FRANÇAIS.

Le dix-huitième siècle allait finir sa course,
Soufflant partout l'erreur, flattant les passions,
Il s'était dit, l'ingrat : " Je tarirai la source
Où prétend s'étancher la soif des nations"...
Qu'il était radieux, ton front, ô belle France,
Quand des feux de la foi s'éclairait ta raison !
Les peuples te suivaient, le cœur plein d'espérance,
Ils suivaient l'astre aimé qui dorait l'horizon.

Mais soudain, le malheur sur ta tête vint fondre,
Le mal en son génie enivra ta grandeur,
Toi, jusqu'alors si sage, on t'entendit confondre,
Nier le bien, le mal, la vérité, l'erreur.
Il ne resta de toi qu'une ombre, qu'un fantôme,
Se promettant en vain les jours qui n'étaient plus,
Un vent brûlant d'erreur, un souffle de Sodôme
Avait tari l'éclat de tes nobles vertus.

La cour des Saint Louis, de ces rois magnanimes,
Dont les fronts devant Dieu seul s'étaient découverts,
Voyait ses gardiens sourire à bien des crimes,
Et s'associer gaîment à des hommes pervers.
"Panem et Circenses," comme autrefois à Rome,
Le peuple aussi jetait à tous les vents ce cri,
Aspirant à longs traits les doctrines d'un homme
Que la Cour adorait, un homme au cœur flétri.

Voltaire en son génie, à la France affolée,
Jetait aux quatre vents, vice, irrégion,
Sapant l'autorité, l'Eglise désolée,
Qui voyait s'avancer la révolution.
Le trône d'où partaient les oracles du monde,
Où venaient soupirer les voix de l'univers,
Chancelait et grondait comme chancelle et gronde
Un chêne décimé que bat le flot des mers.

Ils n'étaient plus ces jours, où, rayonnant de gloire,
Paris levait bien haut l'étendard de la foi ;
Roulant des flots humains qui ne voulaient plus croire,
Il blasphémait le Christ et maudissait sa loi.
La France n'était plus la fille de l'Eglise.
Son bras ne s'armait plus pour la cause de Dieu,
Oubliant ses beaux jours, reniant sa devise,
Au Credo d'autrefois elle avait dit adieu.

De tout ce que chérit et qu'honore la terre,
 Voltaire ricanait, du rire des démons,
 Et la France riait, riait avec Voltaire....
 O France, notre mère, ô toi que nous aimons
 Désarme le courroux du souverain du monde,
 Epargne à tes enfants des chagrins trop amers !...
 Il est trop tard, au Ciel déjà la foudre gronde,
 Cent vaisseaux ennemis couvrent hélas ! les mers.

En vain se réveillant au bruit de la tempête,
 Elle ajoute une page aux exploits des aïeux,
 Un des plus beaux bijoux qui décoraient sa tête
 Se détache soudain et tombe sous ses yeux.
 Cette perle, en tombant, d'un vif éclat rayonne,
 Comme un astre qui fuit sans espoir de retour....
 Réveille-toi, ô roi, ajuste ta couronne
 Qui perd cent cinquante ans de gloire en un seul jour !

Ta puissante rivale en a fait la conquête !
 Sa main qui tant de fois s'est plongée en ton sang,
 Avide de vengeance, à travers la tempête
 Qui gronde et fait trembler tout le vieux continent,
 Cette main qu'enchaîna la main de tes ancêtres,
 Qui souvent, suppliante, implora leur pardon,
 Aujourd'hui méprisant ceux qui furent ses maîtres,
 Superbe, ose enlever une perle à ton front !...

Et tu souris, ô roi, quand cette perle tombe,
 Et tu fermes les yeux à la postérité,
 Qui déjà, menaçante, aux échos de ta tombe,
 Fait entendre ces mots : "deshonneur, lâcheté !"
 Hélas ! qu'as-tu donc fait de la royauté fière ?
 Ne te souvient-il plus de ces illustres noms
 Que l'immortalité promenait par la terre ;
 Dis, qu'est donc devenu le sang pur des Bourbons !!!

Aux flots de l'Océan qui baisent ton empire,
 Tends l'oreille, et du sein des murmures divers,
 Dont les charge, à cette heure où la France soupire,
 L'écho retentissant des voix de l'univers,
 Entends l'adieu plaintif d'un peuple d'espérance
 Dont la fière Albion enlace le berceau,
 C'est le suprême adieu de la Nouvelle France
 Que ton insouciance a livrée au bourreau.

Pendant cent cinquante ans, la France d'Amérique
 Se moquant des dangers, allait droit son chemin,
 Vivant toujours partout d'une vie héroïque,
 Toujours fière et debout, toujours le glaive en main....
 Par-delà l'Océan, elle voulait, ô France,
 En plantant le drapeau glorieux de la foi,
 Elle voulait donner, — ô suave espérance —
 Des peuples à ton Dieu, des sujets à ton roi.

Mais, hélas ! c'en est fait de ces rêves sublimes !
 Pour la vaincre, Albion fait les derniers efforts,
 Couvre de ses soldats chacune de ses cîmes,
 Puis s'attaque avec rage aux débris de ses forts....
 Elle succombe enfin cette héroïque race
 Dont la chute elle-même étonne l'univers,
 Albion de ses bras la saisit et l'enlace
 Et chante son triomphe en d'orgueilleux concerts.

Cesse, cesse tes chants, conquérante superbe,
 La race que ton bras étreint en sa fierté,
 Un jour, verra ses fils couvrir ainsi que l'herbe,
 Ce sol qu'elle a rempli de sa fertilité.
 C'est en vain qu'exerçant tes implacables haines
 Tu penses voir un jour son ultime soupir,
 Le sang fécond et pur qui coule dans ses veines
 Est un sang immortel qui ne sait point tarir.

Quand ils voyaient sur elle éclater la tempête
 Et s'accroître sans fin ses malheurs et ses deuils,
 Ses ennemis riaient... Elle, courbant la tête,
 Semblait puiser la vie au fond de ses cercueils.
 Le Ciel a mis en toi sa plus chère espérance,
 Ô ma patrie ! il veut que, docile à ses lois,
 Tu sois au Nouveau Monde une seconde France,
 Mais la France des Lys, la France d'autrefois !...

Sais-tu, mon Canada, ce que fut cette France !...
 Ce fut le plus beau Trône, après celui de Dieu.
 Cette France, elle fut l'espoir de la souffrance.
 La terreur des méchants ; elle fut, en tout lieu,
 Le glaive du Très-Haut opérant des merveilles,
 Le soldat de l'honneur, l'apôtre de la foi....
 Puissent, mon Canada, des prouesses pareilles,
 Contraindre tous les yeux à la revoir en toi !...

Fais-la toujours revivre et l'éclat de sa gloire
Rejaillira toujours sur ton front triomphant,
Et tu vivras sans cesse au temple de mémoire.
Puis, quand son cœur, un jour, cherchera son enfant,
En admirant ta foi, ton honneur, ta vaillance,
Ton amour des aïeux, ton respect pour l'anglais,
Elle dira : C'est bien le sang pur de la France,
Oui, c'est bien là mon fils, mon fils toujours français."

WILFRID POITRAS.



L'HOMME D'HORACE

Quand on vit de peu on en a toujours de trop.
(*Vauvenargues.*)

Je vaguais au hasard d'une excursion champêtre aux environs de Paris et, après avoir quitté le gracieux village de Fontenay-aux-Roses, aux champs parfumés de fleurs, j'avais pris un chemin de traverse ; au-delà de Châtillon, je me trouvai, tout-à-coup, sur un terrain nu, couvert de broussailles chétives, déchiré par les crevasses de nombreuses carrières, coupé par des voies charretières aux ornières profondes. Un peu avant d'arriver aux fortifications je tombai dans un repli de terrain dans lequel se cachait une petite maisonnette, presque une cabane, enfouie sous quelques arbustes, platanes et acacias ; une modeste haie d'églantiers et d'aubépines la séparait du chemin. Le soleil ardent qui brûlait l'espèce d'Arabie Pétrée que je venais de franchir m'avait donné chaud et soif ; à tout hasard j'entrai et j'appelai.

Un petit vieillard sortit d'une tonnelle et vint à moi en me demandant ce qu'il y avait pour mon service.

— N'auriez-vous point un peu d'eau fraîche ?

— Hum ! de l'eau fraîche, c'est bien cru ; en outre, elle n'est guère bonne ici, nous sommes trop près des carrières, et le sol est crayeux en diable. Mais si vous voulez trinquer avec moi, nous boirons une bouteille de vin ; ce n'est que du petit ginglet de Suresnes, un peu suret, mais pour rafraîchir il n'y a rien de tel.

Et, poliment, il me fit entrer sous la tonnelle de vigne vierge et m'offrit un siège rustique. Une table était au milieu, chargés de ces petits robinets en bois dont se servent les marchands de vin, les uns finis, les autres à l'état d'ébauche. J'en pris un et examinai le travail, ma foi, fort bien fait. Au bout d'un instant mon hôte revint avec une assiette de fruits, du pain et du fromage, une bouteille de vin sous le bras et... trois verres. Pour qui donc le troisième ? J'eus beau fouiller du regard tout à l'entour pour y découvrir l'autre convive ; personne. Prenant alors la parole :

— C'est vous, monsieur, qui fabriquez ces robinets ?

— Oui, monsieur, c'est moi-même ; j'ai un petit tour et cela m'occupe pendant mes journées longues et solitaires ; puis, ajouta-t-il en clignant de l'œil, ça me procure des douceurs.

— Je comprends bien que ce travail, quoiqu'exigeant une certaine habileté, ne doit pas rapporter grand'chose.

— Oh ! non, de quinze à vingt sous par jour, pas plus ; mais je n'ai pas que cela. Voyez-vous, monsieur, j'étais autrefois comptable dans une grande maison de commerce de la rue du Sentier ; j'y suis resté trente ans. Quand l'âge est venu, mes patrons, de braves gens, m'ont dit : " Père Germain, il faut nous séparer, votre vue baisse et nos affaires augmentent ; il faut faire place à un plus jeune et plus expéditif." Je les regardai stupéfait et dus être très pâle. J'avais tellement compté finir mes jours sur mon pupitre, au milieu de mes registres où je coulais mes comptes en belle ronde ou en large anglaise. Mais les dignes gens ajoutèrent : " Tous les mois vous viendrez nous dire bon jour et le caissier vous comptera cent francs. Ce sera votre pension de retraite."

Oh ! les bons patrons que j'avais là ! J'avais bien quelques petites économies, mais pas lourd, car sachez-le-bien, j'ai toujours aimé le plaisir et cela entraîne de la dépense. J'ai acheté cette maisonnette et l'enclos attenante, parceque, écartée comme elle est, elle n'était pas chère. Je cultive ce petit jardin qui me récompense en beaux fruits et légumes ; je fais mes robinets et, me portant bien, sans soucis, j'attends le jour où tout comme un autre on me mettra dans le trou pour y dormir mon grand sommeil.

Et le troisième convive ne venait toujours pas.

— J'admire votre joyeuse humeur et votre philopophie mais ne regrettez-vous rien dans votre existence isolée ? Et j'accompagnai ma question d'un regard significatif sur le verre vide.

Sans y faire attention, il reprit :

— Regretter quoi ? La fortune après laquelle je n'ai jamais couru ? Une famille ? Tous les miens sont morts et mon goût ne m'a jamais porté vers le mariage. Tant que j'ai pu travailler, j'ai vécu heureux ; heureux de mon travail bien fait, de mes repas bien pris, de ma partie de dominos le soir au café, de mon sommeil tranquille et profond. Toutes ces choses je les ai ici, et en plus le bon air de la campagne, sain à mes poumons séchés dans la vie des bureaux ; en plus aussi le chant des oiseaux et le parfum des fleurs de mon petit jardin. La partie de dominos me manque bien un peu, mais je l'ai remplacée par la lecture ; mes anciens patrons me prêtent leur bibliothèque. C'est drôle, n'est-ce pas ? de me voir apprendre et m'instruire à l'âge où les autres oublient. J'ai tout ce qu'il me faut ici et

puis j'ai mon petit secret pour être heureux, c'est de demander peu à la destinée ; alors elle vous accorde beaucoup.

Ne croyez pas que, du reste, je sois tout-à-fait privé des distractions du temps jadis. Tous les mois je vais à Paris toucher mes rentes et porter mes robinets au marchand. Cela fait, je m'offre une petite débauche. Je vais au Palais-Royal entendre la musique militaire, de là je me rends à mon ancien restaurant où je retrouve quelques vieux camarades, hélas ! de plus en plus moins nombreux ; on y boit une bouteille du vieux et on va prendre un bon moka au café. Après quoi je finis ma soirée au spectacle, à l'Opéra de préférence. S'il fait beau je reviens à pied délectant encore les joies dont ma journée a été semée, la tête pleine de mélodies, bénissant la Providence qui a été bonne pour moi et lui demandant franchement de me continuer ses bontés. Vous le voyez, Monsieur, on peut être heureux dans toutes les conditions de la vie quand on a des goûts modestes, bonne santé et conscience nette. Humeur joyeuse fait bon estomac et bon estomac a besoin de peu. Je peux dire que rien ne me manque.

— Pourtant, vous devez vous trouver bien seul ? Et, de nouveau, mon œil alla, interrogateur, vers le troisième verre.

— Pas tout-à-fait. Il y a là, derrière mon enclos, un vieux brave homme de chiffonnier qui vit dans une cahuté, seul avec son petit fils Jacquot, un gamin de douze à treize ans, vrai gatroche parisien qui fait mes commissions et m'amuse par ses reparties malicieuses, par ses allures de moineau franc. Tenez le voilà, justement.

En effet, un petit garçon venait de faire son entrée. Ses cheveux en broussaille couronnaient un front bombé au bas duquel deux yeux noirs et mutins brillaient comme des charbons ardents ; il était pieds nus et n'avait pour tout costume qu'une chemise déchirée et un pantalon de toile bise soutenu par une seule bretelle posée en baudrier. Il tenait à la main une jatte de lait qu'il déposa sur la table.

— Allons, fit mon hôte, en lui donnant une petite tape amicale sur la joue, je vois que nous n'en avons pas trop bu aujourd'hui. Il faut vous dire, ajouta-t-il en s'adressant à moi, que ce petit polisson est gourmand comme une chatte et qu'il prélève sa dime toutes les fois qu'il va aux provisions. Je lui pardonne, à ce pauvre petit ; c'est si mal nourri. Tiens, puisque tu as l'air de te corriger, casse une croûte et bois un verre de vin.

Je me levai et ayant bien remercié mon hôte, je pris congé.

Il m'accompagna jusque sur le chemin le long de la haie :

— Revenez voir le vieux solitaire, Monsieur, vous lui ferez plaisir ; mais avant de nous quitter je ne veux pas vous laisser emporter de moi l'opinion que si je suis un philosophe un peu épicurien, je suis en même temps un égoïste. A Dieu ne plaise ! L'égoïste est un être malfaisant aux autres et j'en suis persuadé, cruel à lui-même. Malgré toutes mes petites débauches, je fais encore quelques économies. Eh ! bien, se sera pour Jacquot et son vieux grand père qui commence à trouver le sac bien lourd à porter. Je leur laisserai ma modeste maison avec quelques écus au bout. Je ferai le grand voyage de meilleur cœur si je l'entreprends avec cette idée que, grâce à moi, les derniers êtres que j'aurai connus seront mieux logés, mieux vêtus, et garderont mon souvenir.

Là-dessus il me serra la main et me souhaita bonne route.

Je continuai mon chemin vers ce Paris, dont la silhouette se détachait lumineuse à l'horizon avec ses tours, ses dômes étincelants sous les feux du couchant ; vers la ville tumultueuse et gaie, où la Folie agite chaque jour ses grelots, où l'opulence étale ses joies fastueuses, où aussi la Misère se tord d'angoisse sous des haillons sans nom. Et je me pris à envier la vie paisible et calme que s'était faite l'homme que je venais de quitter, à admirer la philosophie avec laquelle il avait su prendre des choses ce qu'il convient, évitant prudemment les rêves grandioses qui aboutissent aux chûtes lamentables.

— Moi aussi, me dis-je, je serai un homme d'Horace, je saurai me contenter de l'honnête médiocrité

.....
Une heure après, j'étais en plein jardin du Luxembourg dont les allées étincelaient de lumières ; des femmes élégantes, de beaux cavaliers circulaient sous les arbres, autour des bassins ; une brise légère froissait les feuillages, mille cris joyeux se croisaient dans l'air embaumé. Repris de griserie dans cette atmosphère capiteuse j'oubliai l'homme des champs ; mon imagination avait déjà enfourché un nouveau dada et s'emballait à la poursuite d'une chimère éblouissante.

GUSTAVE D'EYZIN.



LES OISEAUX EN CAGE.

Les jours du mois de mai nous sont donc revenus,
 Et dans ce doux instant je ne vois même plus
 Errer un seul nuage ;
 Tandis qu'à son zénith, comme un globe de feu,
 Préside le soleil dans notre cher ciel bleu.
 Pauvres oiseaux en cage !

Dans les profondes eaux du grand fleuve si pur,
 Se mirent l'astre d'or et la voûte d'azur ;
 Et là sous le bocage,
 Le limpide ruisseau se presse en murmurant
 Comme le gazouillis d'un tout petit enfant.
 Pauvres oiseaux en cage !

D'un ornement d'éclat tout riant, tout nouveau
 Se sont aussi parés et le jeune arbrisseau,
 Et l'arbre d'un autre âge ;
 Et d'un resplendissant et mollet gazon vert
 Le champ immense et plat s'est encor recouvert.
 Pauvres oiseaux en cage !

Au parterre, déjà s'épanouit la fleur
 Qui brille sur la tige et dont l'exquise odeur
 Dans les airs se dégage ;
 Pour rendre plus charmant ce précieux décor,
 Dans le pré sont tombés mille beaux boutons d'or.
 Pauvres oiseaux en cage !

D'innombrables oiseaux, prenant au loin leur vol,
 Au chant harmonieux du gentil rossignol
 Mêlent leur doux langage ;
 Et de votre prison où je vous entrevois,
 Mélancoliquement s'élève votre voix,
 Pauvres oiseaux en cage !

Dieu vous fit pour voler, pour chanter ces beautés
 Qui s'offrent en ce jour à mes yeux enchantés,
 Dans son suprême ouvrage ;
 Et dans mon impuissance à rompre vos liens,
 Je pleure en vous voyant privés de tant de biens
 Pauvres oiseaux en cage !

MARIE LOUISE.

L'EXIL

L'exilé partout est seul.

LAMENNAIS.

L'exil, c'est une histoire sans nom.

La réunion de toutes les douleurs, de tous les chagrins, de tous les soucis, de tous les regrets, de toutes les fatigues : voilà l'exil.

L'exil, c'est la vie sans gais propos et sans rires joyeux, une mer de peines navrantes.

L'exil rend l'œil terne et le cœur souffrant.

L'exil, amertume !

L'exil, c'est une terre sans douces brises, ni chauds rayons ; un champ stérile n'ayant pas même une pierre où l'on repose sa tête, pas même une source où l'eau soit fraîche et douce. Oh ! qu'elle est âcre l'eau bue à la fontaine de l'étranger !

L'exil, désert !

L'exil, c'est une cité vaste, pleine de bruit, où les cœurs sont fermés et les regards froids.

L'exil, personne n'y dit : mon frère, mais beaucoup y disent : Raca !

L'exil n'a point d'amis !

L'exil, on y voit de l'or, de vastes moulins, des choses merveilleuses.

Mais l'exil, l'on n'y voit plus les grands bois verts, les blés dorés, les génisses blanches et les agneaux bêlants ; la vieille maison grise dont la vue seule apportait au cœur des bouffées de jeunesse ; la flèche altière de la chapelle où la cloche, gaie ou triste, chantait ou pleurait, quand une âme partait ou venait.

L'exil n'a point de hameau.

L'exil, on y pleure, mais pour pleurer l'on se retourne, car l'étranger n'aime pas les pleurs. L'étranger a de l'or, de somptueuses demeures ; l'étranger vit et rit. Mais l'exilé va par le monde comme un déshérité.

L'exil, la mort !

JOCELYN.

JE T'AIME

(SONNET)

Tu me l'as dit, enfant, mon cœur l'entend encore
Ce mot qui fait frémir mon âme de bonheur :
" Je t'aime " ; dans ce mot je vis naître l'aurore,
L'aurore des plaisirs, le soir de la douleur.

Tu me l'as dit, un jour, douce enfant que j'adore,
Un beau jour que tous deux nous parlions cœur à cœur,
Et moi, sur ton beau sein que la grâce décore,
Amoureux, je posai mon front triste et rêveur.

Et puis, rayon divin, accourut l'espérance,
Compagne de l'amour, qui guérit ma souffrance,
Et dans tes yeux d'azur vint me montrer le ciel.

L'amour, ma douce enfant, c'est un ange céleste,
Qui chasse du chagrin le cortège funeste
Et ne laisse en nos cœurs qu'un bonheur éternel.

EDGAR DE BRÉVAN



VÉNUS LA BELLE

PETITS POÈMES EN PROSE

Que votre vertu ne s'effarouche ni ne se trouble, pudique lecteur. Je n'évoquerai pas l'impure création, idéal païen dont le Grec voluptueux s'était fait une idole ; la Déesse-Beauté aux mille atours et aux irrésistibles séductions, dont le nom seul provoquait au délire toute la rapsodie de la poétique Hellade et qu'Homère, le divin Homère dotait de la tant merveilleuse ceinture. Celle qu'en molles poses d'un sensualisme raffiné la peinture a fait revivre sur la toile en tant de tableaux—chefs d'œuvre parfois hélas ! pour le déshonneur de l'humanité. Celle dont la sculpture a immortalisé et la beauté de rêve, et aussi—peut-être surtout !—les coupables, les infâmes négligences.

Non, oh non ! *altius et majora*, c'est Vénus la belle, la Vierge du couchant, Venus, la constellation brillante qui avec tant de grâce se joue dans l'infini éthéré des cieux et parmi les splendeurs de tant de soleils—unique—comme une reine favorite par la suavité de son éclat.

Vénus, Vénus chérie, qui chaque soir, sur ma fenêtre, timide, se glisse discrètement, me caresse de son amoureuse lumière, me pénètre de son charme mystérieux, sur mon visage fatigué se frôle tout doucement, tout mielleusement comme de frais baiser évoquant dans mon âme tant de souvenirs, visions aimées, qui nous rendent joyeux ou tristes, sages ou fous, pieux ou désespérés sombres ou riants.

Oh je t'aime, Vénus, Vénus chérie, je t'aime.

Toi, du moins, sans redouter aucun étranger qui surprendrait nos extases, je puis te contempler à loisir te regarder, te regarder toujours et jusqu'à satiété. Je puis me perdre en toi, fouiller de ton regard les incommensurables profondeurs et scruter jusqu'aux arcanes les plus secrètes de l'infini.

Je puis, sans voile et sans détour, te dévoiler mon âme dans toute sa chaste nudité, et te découvrir, te révéler combien grande est la puissance d'aimer dans le cœur humain.

O vertu magique ! puissante et irrésistible qui me fascine, m'enchante malgré mes résistances, me vainct et me domine—charme-moi encore—grise-moi, enivre-moi, toujours, toujours !

Que la vertu qui s'exhale de toi s'identifie à mes aspirations et augmente les énergies de mon âme.

J'ai besoin, ah oui, j'ai besoin de l'infini des cieux pour assouvir tous les désirs qui me dévorent, pour combler enfin les abîmes de mon cœur.

SIMON BOLIVAR

COMME ÇA SE FAIT D'ORDINAIRE

Jean, depuis le matin, pêchait au bord de l'eau
 Quand, sans l'apercevoir, dans l'onde du ruisseau
 Lisette allait puiser sur l'ordre de sa mère.
 Lui, plein d'émotion, la dévorait des yeux,
 Lorsqu'elle, ô doux bonheur ! en retirant l'eau claire
 Le regarde en passant—ils sourirent tous deux....
 Comme ça se fait d'ordinaire.

Le lendemain, donc, Jean voulut pêcher encor,
 Et revêtit son bel habit aux boutons d'or.
 Lisette aussi revint en sa robe légère
 Jusqu'au bord de la grève où soupirait le flot.
 Jean se sent du courage en son âme sincère
 Et s'en va l'aborder en ôtant son chapeau....
 Comme ça se fait d'ordinaire.

Elle lui souriait comme il disait : bonjour !
 Leurs jeunes cœurs déjà brûlaient d'un peu d'amour.
 Ils se firent un nid dans l'épaisse fougère,
 Jean à demi-couché, Lisette près de Jean ;
 Il lut dans son regard qu'il ne crut pas sévère
 Et lui prit un baiser, joyeux, mais rougissant....
 Comme ça se fait d'ordinaire.

En cet endroit exquis souvent ils revenaient,
 Mais leurs tendres aveux à leur bouche expiraient.
 Jean était las d'attendre : il voulut satisfaire
 Le désir de savoir quel sort serait le sien.
 " Je t'aime ! " a-t-elle dit sans détour ni mystère,
 Et l'idylle a fini par un heureux hymen....
 Comme ça se fait d'ordinaire !

ALBERT CHEVRIER.



TABLETTES DU SAVOIR

Je rends au public ce qu'il m'a prêté

LA BRUYÈRE.

LA SEMAINE SAINTE A ROME :— Le vendredi saint, on procède à Rome à l'opération de la *lavanda*, au maître-autel de Saint-Pierre, en présence d'un très grand nombre de Romains et surtout d'étrangers.

L'autel, suivant l'usage, a été lavé avec du vin, fourni par les moines de Santa-Maria in Transpontina, au Borgo, qui possède une vigne donnant un vin très renommé dans le haut clergé.

Après la *lavanda* a lieu la cérémonie de l'ostentation des reliques du haut d'un des quatre balcons tournés vers le maître-autel et qui est connu sous le nom de balcon de Sainte Véronique.

Ces reliques sont enfermées dans de grands reliquaires en argent et l'on ne peut les contempler que de loin.

* *

ORIGINE DU MOT "REBUS" :— Les premiers inventeurs seraient selon Ménage, les clercs de la basoche, au parlement de Picardie.

Ces clercs composaient, tous les ans, au carnaval, certains libelles scandaleux, dissimulés sous des emblèmes énigmatiques, qu'ils appelaient *de rebus quæ gerentur*, "qui est comme qui dirait, libelle de ce qui se passe dans la ville, lesquels, ces clercs lisaient publiquement dans les rues, étant dans un tombereau dans lequel ils se faisaient trainer."

Tel est l'origine du mot *rebus*, appliqué plus tard à tous jeux d'esprit contenant des allusions, des mots, des figures dont la signification est à deviner. - C'est pourquoi les rébus sont appelés aussi *devinettes*. Le mot est plus français que *rebus*, et cependant le dictionnaire de l'Académie ne lui a pas réservé un petit coin.

* *

SAINTE-HÉLÈNE :— Sainte-Hélène est une petite île anglaise située à l'ouest de la côte d'Afrique, au sud de l'équateur, à 2.000 lieues de l'Europe, sous un climat brûlant. C'est là que Napoléon fut transporté comme prisonnier de guerre par les Anglais. Il y passa les cinq dernières années de sa vie, avec quelques amis fidèles, sous la garde sévère d'un commissaire britannique.

J. ALCIDE CHAUSSÉ.

LE CRIME DES BRUYÈRES.

ROMAN inédit, par JEAN RIVAL.

PREMIERE PARTIE.

I

UN TRAITRE (*Suite*)

Pourquoi Maurice portait-il de beaux habits, quand lui, Frédéric, n'était vêtu que d'une petite blouse de toile ? Pourquoi celui-là habitait-il un château, et celui-ci une humble maisonnette ? Pourquoi le père de l'un était-il monsieur le comte, et celui de l'autre tout simplement Vatin, le jardinier ? Un vague instinct, lui faisait garder pour lui toutes ces questions ; mais il se les posait sans cesse, avec mille autres du même genre, et, dans son impatience à les résoudre, une colère sourde le prenait, une fièvre de vengeance qui grandissait à mesure qu'il avançait en âge.

Peu à peu, il ne se demanda plus pourquoi c'était ainsi. Il comprit que les hommes sont séparés par des barrières sociales ; mais il sentit en lui une rage croissante d'être du côté des humbles, des pauvres, lui qui avait soif d'orgueil et faim d'argent.

Dès lors, toutes les générosités de ses bienfaiteurs furent autant de blessures pour son amour-propre.

Quand sa mère mourut, puis son père un an après, et que madame de Saint-Andret l'invita à venir demeurer complètement au château, loin de lui en savoir gré, il lui en tint rancune, pensant que c'était pour l'écraser davantage de sa protection, l'éblouir du luxe de sa maison et l'humilier de plus près à toute heure du jour.

Lorsqu'on rappelait devant lui la mort glorieuse du général, tué pendant la guerre d'Italie, c'était pour lui comme un nouvel affront ; son père à lui n'était-il pas mort obscurément dans sa chaumière, épuisé par le travail ?

Quand il fut spécialement attaché à la personne de Maurice, sa colère faillit éclater. Mais il se dit que la souplesse et la

flatterie valent mieux que la violence, et qu'il devait ruser en attendant l'occasion propice de se venger. Se venger ! Maurice pourtant le traitait comme un ami, rappelant leurs jeux d'autrefois, lui demandant au besoin des conseils.

Frédéric était passé maître dans l'art de mentir et de dissimuler. Toute la famille avait en lui la plus entière confiance, et ne suspectait aucunement sa droiture. On s'était habitué dès longtemps à son visage étrange et sinistre. En le nommant intendant, Maurice n'avait pas hésité à le mettre au courant de toutes les affaires concernant le domaine, lui avait laissé le soin de dresser les comptes, d'encaisser les fermages, et il s'en rapportait si aveuglément à lui qu'il ne prenait même pas la peine de vérifier les écritures que le jeune homme lui présentait chaque mois. A quoi bon ? Frédéric n'était-il pas la probité incarnée ? Le régisseur avait donc eu beau jeu, et grâce à la confiance illimitée qu'on lui témoignait, avait pu garder devers lui une somme assez ronde, sans qu'on pût se douter de ce détournement. Il procédait d'ailleurs avec beaucoup d'adresse et de prudence, ne dédaignait aucun profit, si minime qu'il fût.

— Bah ! pensait-il, les petits ruisseaux font les grandes rivières !

Et, quand il ne trouvait pas mieux, il empochait parfois de simples pièces blanches. Mais le plus souvent ses profits étaient moins modiques, et, comme il le disait, à part lui, avec satisfaction, si jeune qu'il fût, il avait une bonne poire pour la soif. Si jamais telles circonstances imprévues le forçaient à quitter subitement le château, il ne serait pas pris au dépourvu ; il avait là, sous la main, dans une cachette de sa chambre, son avoir converti peu à peu en beaux billets de banque facile à emporter, et qu'il caressait souvent avec une véritable volupté.

Lorsque la guerre avait éclaté, loin de s'en désoler, il l'avait accueillie d'un cœur d'autant plus léger qu'en homme pratique, peu scrupuleux sur les moyens, il la considérait comme une occasion propice d'accroître sa fortune.

Appartenant au même régiment que Maurice, il devait partir, lui aussi, le lendemain. Mais il n'y songeait guère. A vrai dire, la perspective de défendre la patrie ne l'enflammait aucu-

nement. La gloire militaire lui importait peu, et il tenait trop à sa vie pour se résoudre à l'exposer. Il n'avait pas l'étoffe d'un héros, pas même d'un soldat, et s'il était belliqueux, c'était à la condition qu'il ne courût, lui, aucun danger.

D'ailleurs, depuis qu'il avait surpris le secret du colonel, une idée l'obsédait. Il la retournait en tous sens dans son cerveau, tout en cheminant lentement dans le parc. Il était si absorbé que, sans y prendre garde, il s'était éloigné toujours davantage du château, masqué par les arbres et touchait maintenant à l'extrême limite du domaine.

Tout-à-coup, un bruit sourd et lointain se fit entendre. Frédéric, arraché à sa rêverie, leva les yeux vers la route blanche. Qu'était-ce que cette grande masse noire qu'il apercevait là-bas et qui s'avavançait en plein soleil, au milieu d'un fourmillement d'éclairs d'acier, mobiles et furtifs? Cette apparition fantastique se rapprochait de plus en plus, et, malgré le nuage de poussière qui l'enveloppait de toutes parts et la suivait en tourbillonnant, le régisseur distingua bientôt des hommes et des chevaux, des armes étincelantes, des casques reluisants. Puis, à mesure que la distance diminuait, des cris de commandement, des exclamations rauques et quasi sauvages parvinrent à l'oreille attentive de l'intendant. Plus de doute : c'était des Prussiens.

Arrivés à une centaine de mètres de Vatin, ils firent halte au centre d'un large carrefour où six chemins s'ouvraient en étoile. Les officiers délibérèrent, visiblement embarrassés, sur la direction à prendre.

Frédéric eut une courte hésitation. Il jeta un regard circulaire autour de lui. Mais non ! personne ne pouvait le voir ; le château était loin ; maîtres et domestiques s'y trouvaient occupés. Il ne risquait pas d'être aperçu.

D'un bond, il franchit la haie vive qui enserrait la propriété et se dirigea résolûment vers les ennemis.

— Vous allez nous renseigner, lui cria un officier général qui se piquait de savoir notre langue. Parlez... ou bien...

D'un geste menaçant, il indiqua les soldats qui déjà l'entouraient. Le régisseur salua.

— Mon général, dit-il, je suis prêt à répondre.

— Bien ! Y a-t-il des troupes françaises par ici ?

— Non ; mais elles ne sont pas loin.

Où ? Dépêchez-vous ?

— Pardon, mon général ; mais ce que je sais est très important pour vous, et...

— Aurez-vous bientôt fini, *der Teufel*, je vous dis que nous sommes pressés. Si vous ne répondez pas tout-de-suite, vous êtes mort !

— Je n'ai pas l'intention de vous cacher ce que je sais, puisque je suis venu spontanément vers vous. J'ai des choses d'un haut intérêt à vous apprendre. A quoi vous servirait-il de me tuer ?

— *Der Kerl hat recht !* (Le drôle à raison !) fit l'un des officiers.

— Quand vous saurez mon secret, continua imperturbablement Vatrïn, ce sera pour vous une victoire assurée, et vraiment... je mériterais bien quelque chose...

Le général fit un geste d'impatience. Il échangea en allemand quelques mots avec ses officiers, et voyant qu'il fallait en venir par où Frédéric voulait, sous peine de ne rien savoir, il lui glissa de l'or dans la main.

— Là ! Parleras-tu maintenant ? dit-il.

— Hum ! mes révélations seraient dignes d'une plus belle récompense, répondit imprudemment le régisseur... Enfin, je veux bien me contenter de cela... Prenez ce chemin ; il vous permettra d'éviter le village. Vous rejoindrez directement la grande forêt que vous apercevez là-bas. Vous y trouverez certainement les Français. En prenant le côté que je vous indique, vous tomberez dessus à l'improviste, et vous les empêcherez de mettre leur projet à exécution.

— Quel projet ?

— De déloger un régiment prussien qui doit être campé un peu plus loin, du même côté. En faisant diligence, vous arriverez à temps, car il y a une heure à peine que les Français ont passé par ici... C'est tout ce que je sais, Messieurs. Bonne chance !

JEAN RIVAL.

(A suivre)

GERBES DE MODELES

LA CHANSON DES YEUX.

Sans doute surpris dans sa bonne foi un journal de Montréal a publié, il n'y a pas bien longtemps, sous le nom d'un plagiaire, cette belle poésie de Chs. Fuster. C'est un abus de confiance que l'on a parfois à regretter, tout vigilant que l'on cherche à être vis-à-vis des productions de certains *poètes quand même*.

Le Glaneur est fier de saisir l'occasion, pour réparer à la fois cette grave injustice et insérer dans une de ses premières "Gerbes de modèles" une aussi gracieuse contribution de son éminent ami, monsieur le rédacteur en chef du *Semeur*, de Paris.

Ce que j'aime en tes yeux changeants,
C'est notre amour toujours le même.
D'autres disent—les pauvres gens !—
" Sont-ils changeants, les yeux qu'il aime !"
Ce que j'aime en tes yeux changeants,
C'est leur fidélité suprême.

Ce que j'aime en tes yeux câlins,
Ce que j'adore avec ivresse,
C'est la douceur dont ils sont pleins
Comme d'une vague caresse :
Ce que j'aime en tes yeux câlins,
C'est notre ineffable tendresse.

Ce que j'aime en tes yeux ouverts,
En tes grands yeux tout brillants d'aise,
Ce n'est pas l'éclat des yeux clairs
Où l'amour brûle comme braise :
Ce que j'aime en tes yeux ouverts,
C'est leur sourire qui m'apaise.

Ce que j'aime en tes yeux fermés,
C'est leur fraîcheur qui désaltère.
Qu'ils dorment bien, ces yeux aimés,
Ces yeux, les plus purs de la terre !
Ce que j'aime en tes yeux fermés,
C'est leur doux et grave mystère.

Ce que j'aime en tes chers grands yeux,
C'est qu'ils savent si bien m'entendre !
D'autres disent,—comme ils sont vieux !—
Qu'un jour la mort viendra nous prendre..
Ce que j'aime en tes chers grands yeux,
C'est notre âme immortelle et tendre.

CHS. FUSTER

L'exageration.

La femme si jalouse de son influence, et si malheureuse, si humiliée de se voir considérée par le sexe mâle comme une inférieure intellectuelle, devrait s'efforcer de ne pas donner motif à cette appréciation ;

le défaut dans lequel elle tombe le plus facilement et qui lui tse le plus reproché, est l'exagération dans ses paroles

Ce défaut est plus souvent le propre du caractère féminin ; il est plus rare chez l'homme, où il devient alors de la blague, de la fatuité.

Chez la femme, l'exagération n'existe, la plupart du temps, que dans les paroles ; les actes restent sensés et justes ; cette exagération n'est excitée ni par la vanité ni par l'intérêt, comme chez l'homme, pas plus que le résultat d'un emballement ou d'un enthousiasme inopiné. C'est uniquement un manque de discernement, de jugement, qui lui fait employer des expressions dépassant la mesure des choses.

Vous entendez continuellement des femmes s'écrier par exemple : " Ah ! je n'ai rien à me mettre, positivement ! " parce qu'il leur manquera, pour une certaine circonstance, la robe qu'elles désiraient avoir. Jamais un homme ne parlera ainsi parce qu'il n'aura pas le paletot ou le pantalon de l'occasion.

Une femme s'écrie à tout propos : " J'adore ceci " ou " j'ai cela en horreur. " Selon son désir, elle dira qu'il pleut à verse parce qu'il tombera quelques gouttes d'eau, ou que le temps est très convenable par une pluie diluvienne. Elle gèle dès le premier vent un peu frais, et son mari a beau lui montrer le thermomètre marquant 12 degrés au-dessus de zéro, elle soutient qu'il gèle, tandis qu'elle serait dans le vrai en disant simplement qu'elle a froid.

Tout est ainsi exagéré par bien des femmes, depuis le moindre bobo jusqu'à l'état de santé.

Cette manière de parler a un grand inconvénient pour la personne qui la pratique ; c'est que son entourage s'y habitue, et à force de crier au loup, lorsque le loup est là pour du bon, on n'y croit plus. De là des maris qui paraissent d'une insouciance cruelle devant les plaintes de leurs femmes. De là, la mauvaise éducation que bien des mères donnent à leurs enfants.

Dès leur bas âge, elles les habituent, les familiarisent pour ainsi dire avec les menaces les plus affreuses ; les garçons restent froids et indifférents ; les filles, plus impressionables, prennent la même habitude qu'elles transmettent ensuite à leurs propres enfants.

Je sais bien ce que l'on m'objectera. L'exagération des paroles étant passée en habitude, on est obligé de suivre le courant, sous peine de se voir complètement effacé ; il y a certains pays, en Espagne, par exemple, où les expressions sont encore plus exagérées. C'est que le caractère méridional l'est aussi, exagéré, et les expressions sont les conséquences du caractère. Dans tous pays, les gens sensés n'aiment pas les exagérations ; et l'esprit masculin envisage les petites choses de l'existence plus froidement et avec plus de calme. La femme qui saurait être raisonnable et mesurée dans ses appréciations acquerrait une grande influence sur son mari et dans son ménage.

Il n'y a qu'un excès que l'on sait pardonner, c'est celui des bons sentiments, du dévouement, de l'affection, de la reconnaissance. Hélas ! c'est le moins pratiqué !

M^{me} LOUISE D'ALQ.

CUEILLETES A TRAVERS LES JOURNAUX ET REVUES

Pour faire écho aux nobles accents du "*True Witness*" de Montréal, il s'est élevée une voix saxonne, de l'autre côté de la ligne quarante-cinquième, qui a salué non moins gracieusement notre St-Jean-Baptiste. On lisait à ce propos dans le *National* de Lowell, en date du 27 juin dernier :

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'article "Aux fils du Canada français," que nous reproduisons de l'*Evening Reporter*, de Woonsocket.

Cet article a été publié en français par notre confrère, et est un des plus beaux éloges des Canadiens-Américains qu'il nous ait encore été donné de lire.

Nous remercions le *Reporter* de ses bonnes paroles et pouvons l'assurer que nos compatriotes continueront à mériter les éloges qu'il leur adresse.

AUX FILS DU CANADA FRANÇAIS

"Le *REPORTER* est heureux de se joindre aux Canadiens-américains de Woonsocket dans la célébration de leur fête annuelle.

Ils ont droit d'être fiers de leur origine, du passé glorieux de leur race, ils ont aussi droit d'être orgueilleux de leur progrès.

Les Français du Canada et les Yankees de la Nouvelle-Angleterre ont été les pionniers du Nouveau-Monde.

"Peuple éminemment religieux, il a porté la foi jusque chez les peuplades les plus reculées de ce continent.

"Les explorateurs Canadiens-Français ont fait connaître un empire,— l'Ouest, à la république américaine.

"Après la conquête, leurs ancêtres ont été les plus loyaux sujets de la couronne britannique, jaloux de leurs droits, offrant une résistance héroïque à tout attentat contre leur liberté.

"Obligés d'accepter un autre drapeau—le drapeau d'Albion—ils ont salué ce drapeau et l'ont défendu.

"Ceux qui ont quitté le Canada pour venir vivre aux Etats-Unis comptent parmi les citoyens les plus honorables de la République.

"Paisibles et vertueux, ils se distinguent dans l'industrie, le commerce et les professions.

"Ils sont les bienvenus sur le sol de cette République."

—*Evening Reporter*.

Pour annoncer la grande fête qu'elle se propose de célébrer en Août prochain, ses nocés d'or, la société St-Jean-Baptiste de Québec publie un feuillet spécial, en manifeste. Elle y retrace son histoire complète, avec détails intéressants et y rappelle ses origines. Nous voulons citer les quelques premières phrases de ce document, qui traitent de ces origines : on aimera à faire connaissance avec ces choses vieilles de cinquante ans.

Espérons que cette double grande fête, à Québec, des nocés d'or de la St-Jean-Baptiste et des nocés d'or sacerdotales de S. E. le cardinal Taschereau, aura plein succès. Nos compatriotes Canadiens-Français font bien les choses lorsqu'ils veulent : l'occasion sera belle pour eux de le prouver. Le *Glaneur* en reparlera au temps dit.

Voici le début du manifeste national :

“NOS INSTITUTIONS, NOTRE LANGUE ET NOS LOIS.”

Le 19 juin 1842, quelques Canadiens-Français de Québec, ayant à leur tête feu le Dr. Pierre Martial Bardy, se réunirent à l'*Hotel de Tempérance*, à St-Roch, pour jeter les bases d'une société nationale.

Douze résolutions furent soumises à l'assemblée, qui les adopta.

Nous croyons faire plaisir aux Canadiens d'aujourd'hui en leur citant deux de ces résolutions vieilles d'un demi siècle :

“ 1^o Proposé par M. O. Fiset, secondé par M. P. Guenet : Que, afin de consolider de plus en plus les liens qui devraient unir entre eux les Canadiens de toutes les classes sous une bannière nationale, il est désirable et même nécessaire de former une association pour célébrer la fête de St-Jean-Baptiste, patron adoptif des Canadiens, et que cette association prenne dès ce jour le nom de Société St-Jean-Baptiste.”

“ 2^o Proposé par M. J. P. Plamondon, secondé par M. Taché : Que M. le Dr, P. M. Bardy soit nommé président de la Société.”

Les autres officiers et membres de la société dont les noms ont été inscrits dans le procès-verbal de cette mémorable assemblée, sont les suivants : MM. Joseph Cauchon, Dr. Pierre Tourangeau, N. Aubin, J. P. Rhéaume, S. Marmette, W. Bowen, L. Mathieu, Huston, Fournier, F. M. Dérome, M. R. I. Lévesque, J. Grenier, Prétabor, Savard, H. Gingras, P. Gingras, O. Corriveau, J. Bureau, P. A. Gagnon et E. Thivierge.

Derniers détails : la fête fut célébrée le 24 juin (un vendredi) par une messe solennelle à l'église de la paroisse N.-D., par une procession et par un banquet qui eut lieu à l'*Hotel de la Cité*, rue Ste-Anne, Haute-Ville, à 7 heures du soir.

D Ainsi, il y a un demi-siècle, un noyau de Canadiens, à l'esprit large et au cœur patriotique, affirmaient avec fierté leurs croyances religieuses et nationales dans cette ville illustrée tant de fois par la bravoure et les exploits de leurs ancêtres.

Un journal hebdomadaire, de la campagne, l'*Echo des Deux-Montagnes*, No du 30 juin, faisait ces compliments à notre humble petit “GLANEUR” : beaucoup sur sa forme, un peu sur son

fond. Ici, en effet, il corrige sa bonne impression première, pour entreprendre de nous enseigner comment il faudra apprécier nos confrères de la presse si on veut le faire selon ses goûts.

Marri, messieurs, de vous contrister, mais autant vaut régler ce compte tout de suite. Le "GLANEUR" entend garder sa liberté d'opinion, pleine et entière, comme il la laisse aux autres. Telle publication peut n'être pas selon votre choix et nous convenir parfaitement, : l'*Etudiant* de Joliette, pour un exemple. Exprimez en votre personnel sentiment — nous le récuserons, c'est tout, — et nous laissez, de grâce, émettre aussi le nôtre, avec tout autant de sérieux, pour le moins que vous ne l'aurez fait.

A l'occasion de la fête patronale des Canadiens-Français, le 24 juin dernier, la plus jolie publication, cette année, à été faite, sans aucun doute, par le *Messageur*, de Lewiston Maine. Ce vaillant organe français accomplit une patriotique mission aux confins nord-est de la Nouvelle Angleterre ; il a fait une halte, en ce grand jour de fête, pour rappeler les origines de la colonie canadienne de Lewiston, aujourd'hui très importante, et gagnant énormément du terrain, chaque jour, au point de vue des affaires et de la politique. L'historique de la ville et de l'établissement des principaux citoyens français y est très bien fait. Lewiston a plusieurs conseillers français et elle a déjà fourni à la législature du Maine deux députés de notre origine, les honorables MM. Martel et Cloutier. Nos compatriotes s'y tailleront une large part d'influence s'ils savent soutenir énergiquement et avec intelligence les progrès déjà faits.

Honneur et gratitude au *Messageur* pour tous ces détails qu'il nous révèle et l'heureuse popularité qu'il attache au groupe, bien méritant, de ses concitoyens.

C'est un modèle à suivre, d'esprit d'entreprise et de patriotisme éclairé, pour tous nos confrères français de la grande république voisine.

PASSIM.

GLANURES D'ECHOS ET RUMEURS.

L'inauguration du chemin de fer "Montréal et Occidental," laquelle s'est faite samedi, le 9 juillet dernier, marque une époque dans les annales de la nation canadienne-française. L'ouverture au commerce et au progrès du grand et beau royaume du Nord est pour nous une magnifique promesse de plus pour notre avenir. Le GLANEUR est heureux de notre cet événement remarquable.

Dans sa livraison présente le *GLANEUR* publie une page émue que lui adresse des Etats-Unis, un collaborateur nouveau, dont la modestie se met à l'abri du pseudonyme de Jocelyn. *L'exil*, qu'on le lise bien, est un cri du cœur, qui va aux cœurs. Nous voudrions voir ces quelques lignes tomber sous les yeux, non pas tant de ceux qui nous ont laissés pour le sol étranger—en ce cas, le mal est fait—que de ceux dont ce serait l'intention de désertier le cher pays de nos pères, notre Canada.

* *

Il est de petites victoires domestiques, que l'on juge fort grandes quand l'on y est intéressé et dont l'on est à bon droit heureux de se réjouir. Parmi celles-là a parfaitement sa place le succès d'un examen important. Le *GLANEUR* saisit avec empressement l'occasion d'offrir des félicitations sincères et souhaits de succès à ses amis qui ont si brillamment réussi aux derniers examens de droit, à Québec, dans les premiers jours de Juillet courant, notamment MM. Bernard, Primeau, Hainault, Martineau, Coderre et Laurendeau.

Disciples de Thémis, champions de la parole, la plume vous rend hommage.

* *

L'appel que le *GLANEUR*, à sa première livraison, faisait aux anciens de la plume, dans notre littérature canadienne-française, de venir à la rescousse des jeunes et leur servir d'éclaireurs sur la grande voie des lettres a heureusement été entendu comme toujours, en de pareilles occasions ; c'est M. Benjamin Sulte, notre estimable confrère et vieil ami, qui donne le bon exemple et répond le premier. Puisse-t-il avoir de nombreux imitateurs.

Dès la prochaine livraison, nous commencerons à publier de M. Sulte une longue étude historique, très bien faite, sur le chevalier de Tonty. Les jeunes verront un modèle à suivre, et dans le héros et dans l'écrivain, tout le monde trouvera dans l'article une lecture attrayante et instructive.

* *

Après douze ans de séparation, pour des confrères de classe, qui ont passé ensemble, dans une franche intimité, huit années de leur jeunesse, il fait bon se retrouver réunis et fraternisant comme aux plus beaux jours. La classe de Rhétorique de 1880 au collège de Montréal en donnait l'autre jour une éclatante preuve. Au nombre d'une vingtaine ces messieurs avaient répondu à l'appel d'un de leurs anciens professeurs, Mgr Emard, l'évêque de Valleyfield. Sous ce glorieux patronage, les 13, 14 et 15 juillet passés, les ont vus se réjouir et revivre les belles années déjà lointaines dans la plus exquise allégresse. Cette fête de famille avait mis en liesse la population entière de Salaberry de Valleyfield ; elle a été quasi une fête civique. Les bons amis que nous comptons dans ce conventum nous excuseront d'avoir poussé l'indiscrétion jusqu'à en consigner le souvenir dans nos modestes tablettes du *GLANEUR*.

PIERRE ET JACQUES

qui l'entourait, les pignons de son toit découpé d'une manière capricieuse. La façade était toute blanche, percée de larges fenêtres encadrées de vert tendre, le toit d'un rouge foncé. Une allée bordée de jeunes peupliers s'élevait en serpentant à travers un pré, de la route jusqu'à la maison.

Du côté du nord, un petit bois de sapins servait de parc dans les beaux jours de l'été et, l'hiver, d'abri contre les grands vents froids. Les dépendances de la maison, écuries, étables, granges y étaient adossées, formant une longue ligne blanche sur le fond vert des sapins.

Dominique fit avancer sa voiture jusque sous les fenêtres de la cuisine, en arrière de la maison. Une femme était à la porte, un balai à la main ; elle repoussait les balayures du seuil, tandis qu'une bande de poulets s'agitait tout autour d'elle.

Dès qu'il l'aperçut, en tournant le coin de la maison, Dominique lui cria :

— Bonjour, Nanette.

— Bonjour, Dominique.

— Il fait beau temps, aujourd'hui.

— Oui, un temps superbe.

Isidore enleva son chapeau en courbant légèrement la tête.

Nanette était plantée devant lui, debout, les deux mains appuyées sur l'extrémité de son balai. Elle chercha un moment à le dévisager, puis, s'adressant à Dominique :

— Est-ce là le garçon que vous deviez amener ?

— Oui.

— Il paraît bien jeune.

— Oui, il est jeune ; mais il est fort pour son âge et plein de bonne volonté.

— Alors, mon garçon, sois le bienvenu. M. Evariste Leblanc sera ici tout à l'heure, pour le souper. Je te présenterai à lui. C'est un bon homme ; je pense que vous vous accorderez bien tous les deux.

Isidore fit un signe d'assentiment et sauta hors de la voiture.

Nanette passa à l'arrière de la voiture, dont le marchand ve-

nait d'ouvrir la porte à deux battants, pour acheter quelques provisions dont elle avait besoin, et bien qu'ils parlassent assez bas, le jeune homme put saisir au vol leur conversation :

— Avez-vous des nouvelles de Céleste ? commença Dominique.

— Oui, de toutes fraîches. Elle était ici, en journée, avant-hier et hier, pour aider à la lessive et au repassage. Le vieux n'a pas démarré d'à côté d'elle, de tout le temps. C'est un vrai scandale ! D'après ce que j'ai compris, il se manigance quelque chose.

— Vraiment !

— Oui ; ils n'ont pas abandonné l'espoir de se marier. Ils comptent sur l'influence de quelque personne haut placée pour insister auprès de l'évêque et obtenir de lui la dispense qu'ils sollicitent en vain depuis si longtemps.

— Ils sont cousins éloignés, c'est vrai ; mais à un degré où le mariage n'est pas permis. Je ne vois pas pourquoi on aurait des faveurs pour eux plus que pour les autres. L'évêque a résisté à toutes les sollicitations jusqu'à ce jour ; j'espère bien qu'il résistera encore. D'ailleurs, si les sollicitations devenaient trop pressantes et trop puissantes, nous saurions bien leur en opposer de contraires, n'est-ce pas ?

— Certainement.

Et tandis qu'ils parlaient ainsi, Isidore, accoudé sur une barrière et visiblement plongé dans la contemplation du jardin, observait Nanette du coin de l'œil.

C'était une femme courte, grosse, boulotte, une figure toute ronde, rougeaude, un nez court et relevé, un front bas, une bouche large au-dessus d'un menton rond ; des yeux bruns, larges et vifs, une chevelure tirant légèrement sur le châtain foncé. Elle paraissait avoir une quarantaine d'années. C'était une de ces physionomies qui font peu d'impression. Le costume qu'elle portait en ce moment n'était guère fait pour la faire valoir. C'était une robe grise, taillée sans façon dans une étoffe grossière qu'elle-même avait tissée au métier. Ses pieds dansaient dans une paire de vieilles savates, et un chapeau de

paille légèrement déformé et jauni par le temps, s'arrondissait au-dessus de sa tête.

Tout en parlant, elle choisissait les marchandises dont elle avait besoin. Elle releva les coins de son tablier et y mit plusieurs paquets enveloppés de papier jaune, qu'elle porta à la maison. Le marchand la suivit et rapporta une caisse d'œufs, qu'il mit avec précaution dans un compartiment spécial de sa voiture. Puis, après avoir fait ses adieux à Nanette et à Isidore, il s'élança sur le siège de sa voiture, et se mit à redescendre vers la route pour continuer sa tournée jusqu'au village prochain.

Isidore avait eu à peine le temps de dire quelques mots à Nanette que celle-ci s'écria tout à coup :

— Tiens, voilà, M. Evariste Leblanc qui arrive.

— Isidore suivit du regard la direction que lui indiquait le doigt de la femme, et le long de la barrière, il aperçut un homme qui se dirigeait du côté de la maison. Il était vêtu légèrement, en bras de chemise, comme un homme qui vient de travailler aux champs.

Il fut bientôt près d'eux, et, voyant une figure nouvelle :

— Ah ! c'est sans doute, le garçon que Dominique devait nous envoyer ?

— Oui, s'empressa de répondre Nanette. Il vient de l'amener lui-même tout à l'heure. Il n'est pas encore bien loin ; voyez sa voiture là-bas sur le chemin.

— Tiens, c'est vrai ; je n'avais pas remarqué. Je regrette de n'être pas arrivé plutôt ; je le reverrai. Après tout, qu'importe ? puisque nous avons notre homme. Ainsi, mon garçon, tu t'entends assez bien aux travaux de la ferme, m'a-t-on dit ?

— Assez bien, monsieur.

Ici Nanette intervint :

— Le souper est prêt ; si vous veniez vous mettre à table, vous pourriez causer tout à votre aise. Tu dois avoir faim, mon garçon.

— Oh ! pas beaucoup, fit Isidore.

— Ça ne fait rien ; entrez toujours.

Ils entrèrent dans la salle à manger. C'était une belle pièce lambrissée et revêtue d'une jolie tapisserie ; le parquet disparaissait sous plusieurs bandes de tapis. Un beau buffet d'un style moderne avec ses étagères pleines de verreries et de porcelaines, s'étalait le long du mur. La table, couverte de sa nappe blanche et toute servie, attendait les convives. Ils s'assirent, firent dévotement le signe de la croix et se mirent à manger. Tandis qu'il parlait avec Evariste Leblanc, Isidore avait tout le loisir de l'observer. Evariste Leblanc devait avoir dépassé la cinquantaine. C'était un homme de bonne taille, assez gros, paraissant jouir d'une excellente santé. Malgré ses rides, son visage avait encore un air de verdeur ; les traits, sans être réguliers, ne manquaient pas d'une certaine distinction et étaient sympathiques. Ses cheveux commençaient à peine à grisonner ; il paraissait avoir toutes ses dents. Il avait dû faire un beau garçon dans sa jeunesse. C'était un veuf de bonne mine, qui attirait encore les regards des jeunes filles, quand, vêtu de ses plus beaux habits, il se rendait à la messe, le dimanche dans son buggy tout neuf, attelé d'un cheval fringant.

Isidore se sentit tout de suite à son aise avec son maître. C'était bien l'homme que Dominique lui avait dépeint ; tout simple, sans fierté, traitant d'égal à égal, avec ses engagés. Il remarqua même que Nanette parlait d'un ton beaucoup plus autoritaire que lui, surtout dans les affaires du ménage dont son maître, sans doute, lui avait abandonné l'entière direction.

II

Isidore n'était pas chez Evariste Leblanc depuis huit jours, qu'il connaissait déjà toute l'histoire des habitants de la maison et les intrigues qui se tramaient autour d'eux. Il n'avait pas eu besoin de chercher à étudier lui-même. Nanette avec ce besoin de parler qu'ont les femmes en général ou plutôt pour se ménager un auxiliaire de plus, avait mis le jeune homme bien vite au courant de ce qui se passait autour de lui. Il finirait bien par l'apprendre un jour ou l'autre, et Nanette, avec cette

ACHETEZ
"LA FORTUNE"

JOURNAL LITTÉRAIRE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : 10cts.



Avec 10 centins vous avez un journal très intéressant,
pouvant vous faire gagner \$1,000.00.

EN VENTE DANS TOUS LES DÉPÔTS DE JOURNEAUX

BUREAU : - - 1588 RUE NOTRE-DAME.

IMPRIMERIE ET RELIURE

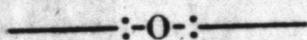
170 RUE ST-LAURENT.

LE GLANEUR

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois,

par numéro de 32 pages illustré d'un magnifique portrait.

UN AN, \$2.00 ; 6 mois, \$1.00 ; 4 mois, 70c.



Adressez toutes les communications au directeur de la
revue.

**M. PIERRE BEDARD, 170 rue St-Laurent,
ou Boite de Poste 1436, Montréal.**



Impressions ordinaire et de luxe—Plaquettes—Revue—Livres
—Prospectus—Circulaires—Cartes de visite—Lettres—Envelop-
pes—Factums—Réglage—Perforage—Numérotage—etc., etc.

PRIX MODÉRÉS. — SERVICES PROMPT.

Un soin tout particulier est mis dans l'exécution des travaux.

Une visite est sollicitée.

L. E. N. PRATTE

Importateur de
Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,
1676 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 RUE NOTRE-DAME, 1582
MONTREAL.

Résidence : 109 rue St-Hubert.

PERRAULT & MESNARD

ARCHITECTES

15 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste. Élévateurs. Téléphone 696.

LE STENOGRAPHE CANADIEN

REVUE MENSUELLE

Abonnement: - UN AN \$1.00

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA.